

ZOFIA ROMANOWICZOWA
(1922–2010)*

Permettez-moi tout d'abord de remercier le Centre du Dialogue d'avoir souhaité accueillir cette soirée et vous dire combien je suis touché par le fait que Basia m'ait demandé de contribuer à préparer cet hommage à la vie et à l'œuvre de Zofia.

Nous nous connaissions depuis très longtemps, et si dans les dix dernières années j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec Zofia, j'avais déjà travaillé en d'autre temps avec Basia alors qu'elle n'avait pas encore passé son baccalauréat, mais c'est une autre histoire.

Nous nous connaissions depuis que j'avais été amené à la galerie/librairie de la rue Saint Louis en l'Île par des amis du cercle de « Kultura » dans les années soixante. Libella faisait office de centre culturel polonais libre par l'animation intellectuelle qui s'y développait. Le succès peut être mesuré par l'intérêt qui y fut rapidement porté jusque par les autorités de Varsovie qui ont compris l'importance de ce qui se passait dans l'île Saint Louis. L'Île Saint-Louis, part ineffaçable de l'histoire de la Pologne depuis l'installation d'Adam Czartoryski à l'Hôtel Lambert et la création de la Bibliothèque polonaise. La galerie Lambert et la librairie et maison d'édition Libella reprenaient un flambeau glorieux.

Le travail avec Zofia qui a ravivé nos relations dans les dernières années concernait la traduction de son roman *Na Wyspie*. Pour le titre français nous avons retenu *Île Saint Louis*. Titre symbolique y compris de vie de la culture polonaise, et choisi aussi parce que le roman se passe dans cet endroit. Pour ces moments consacrés ce soir au souvenir, j'ai repris en main *Na Wyspie*, j'ai relu les autres romans traduits en français, et je pense en particulier au *Passage de la Mer Morte*, traduit si magistralement par notre cher Georges Lisowski, lui aussi compagnon de cette époque. Pour ce soir j'ai aussi repris, et je vous recommande si voulez cultiver votre mémoire de Zofia et Kazik, un ouvrage publié sur Libella par le Centre des archives de l'émigration de Toruń. Si vous voulez en savoir plus, c'est dans cet endroit que se trouvent maintenant des caisses d'archives, de quoi remplir le camion qui était venu chercher les documents de la galerie et de la librairie, et qui couvrent cinquante ans d'activités. Kazik disait lui-même qu'il n'aurait pas les moyens de les gérer seul, et c'est au Centre d'assurer maintenant ce travail de mémoire.

Vous pouvez trouver aussi un ouvrage remarquablement documenté sur « Libella » entre autres à l'actuelle librairie polonaise. Il est en vente boulevard Saint Germain, et même en vitrine. C'est le résultat d'un grand travail de recherche qui fait le décompte de ce tout qui a été publié par Kazik, des expositions au fil des années, des soirées d'auteurs, des conférences, de la vie culturelle animée pendant tant d'années et qui a élevé la rue Saint-Louis en l'Île au niveau d'un véritable centre culturel, à l'ombre tutélaire de l'Hôtel Lambert.

J'avais suggéré à Basia que l'on vous projette ce soir un film documentaire réalisé récemment par un jeune cinéaste polonais pour une chaîne culturelle de Varsovie. A juste

* Soirée consacrée à Zofia Romanowicz, Centre du Dialogue, 25 rue Surcouf, 75007 - Paris, 28 V 2010.

titre, Basia a préféré y renoncer parce c'est surtout elle que l'on voit dans ce film, ainsi que quelques amis. Les images de Zosia y sont rares. Mais je retiens celles de la fin où l'on voit Zofia à Lailly qui fume sa cigarette d'après déjeuner de façon aussi peu politiquement correcte que paisible, et si touchante pour nous. Et je ne peux m'empêcher de vous recommander aussi une séquence de ce film tirée des archives de l'UB, de la police secrète polonaise qui avait installé au cœur de Paris une camionnette de surveillance, stationnée au bord du trottoir en face de la librairie. Sur la camionnette, il était inscrit « plomberie », ou « teinturerie », ou je ne sais quoi, ce qui en face d'une galerie d'art me fait penser à la blague du communiqué soviétique de l'époque Furtseva : « la ministre a inauguré l'exposition en compagnie de deux critiques d'art en civil ». Les services, comme ont dit, s'intéressaient donc aussi à l'art et venaient filmer les entrées et sorties de la galerie et de la librairie. Voyant cette séquence, curieusement j'ai reconnu techniquement les mêmes images que celles d'une biographie de Michnik où on le reconnaît suivi et filmé après sa sortie de détention. Même technique de caméras fabriquées en Allemagne de l'Est. Et je me dis que ça m'est peut-être arrivé, comme à vous, et que ce sera sans doute la première fois que nous serons passés devant une caméra de cinéma...

Quand Basia m'a demandé de choisir un titre pour notre soirée, j'ai proposé une sorte de résumé : « une vie transformée en art ». La vie de Zosia fut une vie exceptionnelle, c'est peu de le dire. Exceptionnelle par sa seule biographie, mais aussi transfigurée en art et par l'art. Zosia était une artiste mais elle était aussi une personne qui aura animé la vie artistique parisienne ; et elle aura contribué à la création artistique de deux manières : d'abord par sa propre écriture et ensuite par l'animation d'un véritable centre, qu'en d'autres temps on aurait appelé un « salon » artistique et littéraire.

En ce qui concerne sa propre création, il est évident que Zosia fut un écrivain et non une simple « écrivaine » au sens où dans un autre domaine on fait la différence entre les « professeurs de philosophie » et les « philosophes », on polonais on parle de « graphomane » je crois, Zofia est un véritable écrivain, car elle a toujours répondu à la vocation profonde qui s'est manifestée très tôt, dès le lycée, quand elle a commencé à rédiger le journal du lycée et à écrire ses premiers poèmes. Puis ensuite quand elle fut détenue au camp et où elle ne cessa pas d'écrire. Elle conservera ce besoin même dans ces conditions extrêmes, et on peut croire que c'est une des raisons qui lui sauvera la vie. Ce besoin et cette volonté d'être, d'être et d'écrire, dire qu'on est, et pourquoi. Et comme elle écrit à Ravensbrück des poèmes qui sont chantés et qu'on récite dans le camp, ils ont une importance pour les détenues, et leur auteur est considéré comme une personne à la valeur particulière qui doit être protégée. Zosia racontera comment elle fut affectée au bloc des cuisines en laissant imaginer ce que cela représentait : on n'y meurt pas de faim — une chance de plus pour ne pas mourir. Zosia racontera aussi comment sa vocation va se confirmer en Italie après la Libération, et elle ne se démentira jamais et jusqu'à l'accident cérébral qui l'empêchera d'écrire dans ses toutes dernières années.

Cette vocation d'écrivain s'accompagne d'une immense modestie personnelle, d'une réserve dans le comportement, comme si certaines choses ne pouvaient être qu'écrites, et non pas dites. D'un souvenir précis, je peux garder la preuve de sa préférence absolue pour l'expression écrite et la manifestation de cet esprit de réserve. Avec Basia, nous avions organisé à l'Institut polonais une soirée à l'occasion de la sortie du roman *Île Saint-Louis*, et il était prévu que Zosia prenne la parole. Et nous avons pu alors constater que si elle abordait avec la plus grande sincérité et la plus grande profondeur dans son écriture les problèmes les plus douloureux, autant elle se

retenait à l'oral. Elle pouvait écrire les choses les plus difficiles, l'expérience d'une personne qui a vécu l'abomination de la vie de prisonnier dans un camp de concentration et qui a survécu au massacre mais aussi ce qui relève de l'intimité, du doute intérieur le plus profond. Mais elle éprouvait le plus grand mal à en parler. Zosia a la capacité de s'exprimer dans ses romans. Elle est « écrivain ». Par contre si vous lui demandez de parler devant un public physiquement présent, elle reste muette ou hésite sur les mots, elle a du mal à finir ses phrases. Certains se souviennent d'une émission de télévision à laquelle Frédéric Mitterrand avait invité Kazik et Zosia. Il leur était demandé d'exposer à un vaste public français ce qu'était Libella, la maison d'édition, la galerie, et qui étaient les écrivains de l'émigration qui en étaient les familiers, faire connaître Czapski (à l'époque encore considéré comme un calomniateur pour soutenir que le crime de Katyń n'avait pas été commis par les nazis mais bien par Staline et son régime). Malgré l'infinie bienveillance de Frédéric Mitterrand qui multiplie ses efforts en direct, Kazik, l'ancien héros de Mont Cassin et Zosia, qui n'est plus un auteur débutant, restent paralysés devant la caméra.

Avant la réalisation de ce documentaire de la télévision polonaise dont je vous ai parlé, je me souviens d'une autre équipe venue rue Debeylleme pour interviewer les deux personnalités devenues mythiques de l'émigration intellectuelle. Une petite équipe de télévision, c'est quand même un journaliste qui vient poser des questions et animer le débat, un deuxième qui tient la caméra et qui bouge, et éventuellement encore un qui se charge de l'éclairage. Il y avait donc trois personnes. Le salon n'est pas grand, rue Debelleye, nous étions donc serrés, sous des projecteurs qui dégageaient une chaleur phénoménale. Le journaliste n'est pas parvenu à faire parler Zofia pétrifiée devant ces appareils et ce public imaginaire derrière l'œil tout rond de la caméra. Et pourtant, vous savez bien, ayant lu ses romans, jusqu'à quelle profondeur de réflexion, de sincérité dans l'ouverture, de don de soi-même, elle peut parvenir dans et par son écriture.

C'est là que je vois la personnalité d'une véritable artiste et non pas de quelqu'un qui n'écrit que pour se faire valoir à un public, se créer un personnage d'influence ou de référence dans la société. On peut vivre pour l'apparence, et même être très brillant, c'est un mal répandu, mais ce n'était pas dans la nature de Zofia.

Relisant ses différents textes et en pensant à sa biographie, j'y ai vu donc la qualité d'un témoin, mais aussi un talent de prémonition. Dans son dernier roman publié (à Toruń, pour la première édition en Pologne), *Les Tribulations du curé P...* le personnage principal est une ancienne déportée que vient interroger une jeune journaliste polonaise pour une biographie. A cette occasion la journaliste découvre, et le lecteur en même temps, le journal d'un curé persécuté pendant la Révolution française. Il s'instaure alors dans le roman un jeu de miroir entre les persécutions de l'époque révolutionnaire et ce qu'a vécu cette personne sortie des camps et qui ressemble bien évidemment à Zofia que l'on ne peut pas ne pas reconnaître partiellement. Et bien, imaginez que le personnage principal, l'ancienne déportée est victime d'une attaque cérébrale et que l'auteur, Zosia procède à une longue description de cette attaque. Exactement ce qu'elle vivra quelques années plus tard. Dans un autre livre, elle écrira que « la mort est ce qui vient vous surprendre dans votre sommeil ». La description même de ses derniers instants à Lailly. Deuxième prescience de l'écriture qui se confirme dans la biographie.

Ses premiers poèmes, elle les a écrits à l'école. Les suivants le seront à Ravensbrück. Elle étudie à la Sorbonne. Sa première activité professionnelle sera liée à une maison d'édition. Puis elle traduit en polonais une anthologie de poésie provençale, de la poésie des troubadours. Elle raconte qu'elle avait fait connaissance de cette poésie

à la Sorbonne où elle s'était prise d'amour pour cette grande forme un peu oubliée chez nous, malheureusement plus vraiment connue en France et qui date de l'époque où deux français étaient parlés : la langue d'oc et la langue d'oïl. Zosia a publié cette anthologie dans une collection en Pologne des classiques de l'histoire mondiale de la poésie. Et voici qu'il y a une dizaine d'années, cette anthologie a été republiée. Alertée par des amis, Zosia a pris contact avec la nouvelle maison d'édition, d'une part pour se féliciter de cette réédition mais aussi pour demander ce qu'il en était de la transmission des droits d'auteur. J'admire la franchise des gens qui lui ont alors répondu : « excusez nous, on pensait que vous étiez morte ».

Il y aura d'autres cas de reprises hâtives de l'héritage moral. La galerie/librairie/maison d'édition avait pour nom Libella. Elle a fermé il y a maintenant quinze ans. Le nom a été repris à Paris par cette remarquable maison d'édition que vous connaissez tous et qui publie de nombreux auteurs polonais et d'Europe de l'Est, et d'autres ouvrages de qualité. Mais aussi parmi les titres de gloire de Libella il y eut la publication de poèmes d'Alexandre Wat avec les illustrations de Jan Lebenstein. On a refait récemment en Pologne une magnifique édition (une très belle publication pour bibliophiles de la maison « Słowo. Obraz. Terytoria », qui donne l'impression physique que la poésie est vraiment une grande chose, et on ne peut que féliciter les auteurs de la réédition) mais là encore l'éditeur a dû croire que les artisans de l'original avaient disparu...

Mais si vous voulez un tableau complet de la galerie/librairie, je vous renvoie encore à l'ouvrage exceptionnel et remarquable publié par le centre d'archives sur l'émigration de l'université Copernic de Toruń sur Libella. Vous y trouverez une somme de recherches sur l'histoire de l'institution et il est enrichi de nombreux témoignages des amis et familiers des lieux, d'une iconographie où l'on retrouve les personnalités qui la fréquentaient et en faisaient un centre de création animé. On y parle bien sûr plus de Kazik que de Zosia. Evidemment, de la gestion de la librairie comme de la galerie, c'était Kazik le pilier, le maître d'œuvre permanent, tandis que Zosia allait au café... pour écrire.

Une fois *Île Saint-Louis* publié, j'ai traduit pour des éditeurs de nombreuses parties de *Skrytki*, des *Tribulations*, un peu de la poésie, mais et je n'ai pas encore réussi à en convaincre même de ceux qui devraient être sensibles à ce qui a été réalisés par les fondateurs et animateurs de Libella. Je comprends ces réticences d'éditeur. Le marché du livre a ses règles de fonctionnement, et du moment qu'un auteur ne peut plus se montrer, s'exprimer devant un public pour créer et entretenir l'intérêt, il est difficile d'exiger des prises de risque financier et on ne peut en vouloir aux éditions du Rocher d'avoir hésité à continuer (Les éditions du « Rocher » ont entre-temps d'ailleurs changé de nature et l'éditeur lui-même a changé de responsabilité – il s'agissait de Pierre Guillaume de Roux, grand connaisseur de la Pologne comme vous savez). Parmi les travaux de traduction que j'ai entrepris avec Zosia, il y a aussi les poèmes des camps qui furent publiés en Pologne à l'époque de la PRL. En fait lorsque je me suis attaché à ce travail, Zosia était déjà souffrante et je comprenais que j'essayais avec mes traductions de rendre de la poésie à la « française », alors que le propos de l'auteur n'était pas de faire de la « littérature ». Dans une interview publiée, Zosia rappelle qu'elle composait de la poésie pour survivre. Une poésie pour vivre dans tous les sens du terme. Nous avons bien repris ce travail de traduction qui lui tenait à cœur, mais il a été interrompu par la maladie.

Je voudrais surtout aussi vous conseiller un livre, *Życie powtórzone, O pisarstwie Zofii Romanowiczowej*, d'Anna Jamrozek Sowa jeune universitaire polonaise qui a fait

un remarquable travail, très poussé, très documenté et rédigé avec un profond souci de compréhension et une grande empathie. Elle a visiblement lu tout ce qui aura pu être publié sur Zosia, cherché toutes les informations disponibles. Elle est venue en France rencontrer Zofia, qui fut d'ailleurs surprise de tant d'intérêt pour un travail de qualité universitaire. Il y a même dans l'ouvrage d'Anna Jamorozek Sowa de nombreuses photos de valeur, puisque Basia elle-même n'en connaissait pas certaines — et venant probablement d'archives restées en Pologne. L'ouvrage consiste en une analyse de l'oeuvre par grands thèmes, en une longue biographie détaillée et une bibliographie complète des oeuvres publiées tout au long de sa vie par Zofia, à Paris chez Libella et chez « Kultura », à Londres chez « Wiadomości », et en Pologne à différentes époques.

C'est par cette étude que j'ai appris de nombreux détails relatés et vérifiés avec précision. Sur la jeunesse de Zosia, par exemple, que les troupes allemandes étaient entrées le 8 septembre 1939 à Radom où son père avait déjà été très jeune engagé dans des mouvements de résistance, c'est-à-dire avant 1918, avant la fin de la première guerre mondiale. Au début de la seconde, son père est à nouveau actif dans la Résistance. Zofia et lui sont arrêtés tous les deux dans la nuit du 24 au 25 janvier 1941, scène que l'on retrouve dans au moins deux endroits de ses romans, notamment *Île Saint Louis*. Au moment de l'arrestation de son père elle a « des mots » avec l'officier allemand ce qui finalement fera qu'on l'emmène aussi. Son père sera déporté à Auschwitz où il va mourir, on pense le 14 mars 1941 à côté d'un bâtiment, le Theater Gebäude où il aurait été fusillé avec un groupe de soixante-dix Polonais civils. Zofia m'a raconté comment sa mère a appris la mort de son mari par une lettre du commandant du camp qui disait en substance « Madame, votre mari a succombé à un arrêt cardiaque et malgré tous nos efforts, il n'a pas survécu et pour des raisons évidentes, nous avons procédé à l'incinération. Nous vous adressons donc les cendres ». J'ai vu quelques années plus tard le film de Wajda, *Katyni*, où vous avez exactement la même scène, de professeurs arrêtés au début du film et envoyés à Auschwitz, avant qu'on renvoie les cendres des défunts à la famille par la poste. Non par respect des morts évidemment, mais parce que la population ne sait pas exactement ce qu'il se passe, quel est le destin de leurs proches ; les civils peuvent penser que la mort est de l'ordre du normal et, dans de telles conditions il peut apparaître comme « correct » de renvoyer des cendres. Alors qu'il ne s'agissait que de créer une sorte de mythe mensonger de propagande d'une forme de normalité dans une situation de guerre.

Incidentement c'est aussi par l'ouvrage de Jamrozek-Sowa que j'ai appris le grand succès du livre *Baśka i Barbara* en Pologne à différentes époques, dès sa première parution et encore plus tard. Baśka la petite Polonaise et Barbara la petite Française, la même Basia élevée dans deux cultures. Récemment, un problème a été débattu, pour ne pas dire agité, en France, celui d'un débat sur l'identité nationale. En France, l'identité est souvent associée à la langue. C'est caractéristique d'une nation qui a eu pour le meilleur sa grandeur, et pour le meilleur et pour le pire un passé colonial (comme l'Espagne ou le Portugal, ou l'Angleterre qui ont connu des époques comparables, et une expansion linguistique mondiale). Mais l'identité perçue par la langue est un phénomène qui fonctionne aussi pour Pologne même si ce pays n'a été expansionniste que par sa diaspora. Après les Partages, le prince Czartoryski soulignait que la langue polonaise constituait la nation. Et si de mon côté, je me sens Polonais de cœur et d'esprit avec mes amis, c'est par cette langue autant que par la fréquentation du lieu Libella. J'avais commencé à apprendre le polonais avec Nela Micińska, la fille du poète Miciński et la sœur du philosophe. Ce furent mes premiers contacts, mes

premières ouvertures sur la Pologne et sa vie intellectuelle, avant de la retrouver sur Saint Louis en l'Île. J'étais ainsi parti d'une bonne école dans mon Bordeaux de province, et je suis entré de plain pied dans l'univers de Libella. Tout ce détour pour vous dire combien j'ai été sensible au phénomène de pluralité de cultures qui fait le thème principal de *Baska et Barbara*. Comme tous ceux qui sont ici ce soir pour rappeler la mémoire de Zosia ont au moins chacun deux cultures, je pense que vous êtes tous aussi sensibles que moi à ce thème cher à la mère de notre Basia. J'ajoute que depuis la parution du livre, elle a rajouté une troisième culture à sa française et à sa polonaise. Et vous savez peut-être que les enfants de la génération suivante partent dans la vie avec trois cultures. Le monde est ouvert devant eux comme j'espère qu'il s'est ouvert devant vous.

Au fil d'une dizaine de chapitres et sous chapitres, l'Anna Jamrozek-Sowa analyse les thèmes directeurs de l'œuvre de Zosia, ceux liés à la guerre, aux traumatismes du vécu et de la mémoire, au sentiment de culpabilité des rescapés (pourquoi moi qui écris, ai-je survécu?). Nous avons en mémoire Piotr Rawicz et Abrasza dont les suicides furent liés au traumatisme de la culpabilité d'avoir survécu, et qui un jour les fit basculer dans l'irréversible. Les thèmes qui touchent aux problèmes de la personnalité consécutifs aux expériences traumatisantes reviennent par vagues dans les textes de Zosia. Dans *Île Saint Louis*, l'héroïne polonaise Maria a usurpé l'identité de sa camarade tuée lors d'une tentative d'évasion, et elle rapporte à la mère de son amie son bracelet, mais comme celle-ci a disparu dans la guerre, Maria la Polonaise décide de prendre l'identité de Marie la Française. L'impossibilité de vivre cette double appartenance « mal acquise » se traduit une maladie rare, la narcolepsie, qui fait disparaître du monde dit normal l'héroïne par intervalles.

Ceci étant, avec un autre thème lié à l'expérience de la guerre, Zosia n'écrit pas pour désigner superficiellement les « méchants ». Elle s'élève au niveau du mythe biblique et remonte à Caïn. Elle me rappelle l'attitude de Piotr Rawicz, auteur du *Sang du ciel*, témoin qui fut souvent sollicité pour évoquer la mémoire des camps (nazis, mais aussi soviétiques). Il me faisait comprendre à moi, jeune occidentale aussi pleine de bonne volonté que naïf qu'il n'y avait pas seulement à condamner les nazis en vertu d'une idéologie, mais que d'autres vérités étaient plus profondes. Que ce que Sowa appelle « la providence », et que chacun lui donne un autre nom s'il en trouve, le créateur, nous a fait naître et nous fait disparaître, et que le premier homme qui tue dans notre imaginaire est le personnage de Caïn, présent en nous comme la guerre l'est dans la société et l'histoire.

Les tribulations du curé P... est un roman né des visites régulières de Zosia dans les Cévennes, terre sauvage, belle et aride, qui servit de terre de refuge aux huguenots français qui n'avaient fui ni en Suisse, ou aux Pays-Bas, ou en Prusse, voire en Pologne. Une des rares régions de France où on trouve des communes aujourd'hui à majorité protestantes. Ces souvenirs toujours vivants amènent une évocation naturelle des persécutions religieuses à l'époque des dragons du roi Louis XIV. Ce qui est plus inattendu est l'apparition du curé P. et des persécutions du curé pendant la révolution telles qu'il les décrit dans son journal. Zosia repense à ces tribulations en pensant à son propre vécu au XX^e. Dans le roman, le personnage de la jeune journaliste polonaise venue interroger la survivante trouve par hasard dans le grenier le journal du curé. Où se trouverait l'original? Existe-t-il un document de cette nature qui aurait pu servir de substrat à la trame du roman. Il ne constituerait cependant pas l'unique source. Mais ce qui nous parle dans ce roman, c'est la capacité à s'élever au-dessus de la première condamnation et de la première lecture de l'histoire.

Dans cet esprit, je voudrais citer un personnage secondaire du roman, un personnage qui apparaît à la fin et fait penser à un épisode de l'épopée de Szpilman, bien connue depuis le film de Polański. Il s'agit de cet officier allemand qui sauve la vie du personnage principal au moment de la débâcle des troupes allemandes devant l'arrivée de l'armée rouge. Szpilman ne pourra à son tour le sauver après la capitulation. Il interviendra bien, fait historique, auprès de Berman, chargé de la Sécurité, mais celui-ci ne pourra rien, car le prisonnier allemand a déjà été transféré chez les Soviétiques, il ne peut plus rien, il est trop tard. Ce personnage, j'en trouve un double dans les *Tribulations*, sous le nom de Christophe. Certains se souviennent du Christophe dont nous recevions souvent la visite : il était entre autres un ami de Piotr Rawicz. Christoph, de son nom complet que je n'hésite pas à prononcer en entier : Christoph Andreas Graf von Schwerin von Schwanefeld, était l'un des fils d'un des officiers de la Wehrmacht qui participèrent au complot contre Hitler, dirigé par Stauffenberg. Comme lui, l'officier fut exécuté et la pendaison fut filmée. Christophe raconte dans ses mémoires que Thomas Mann s'est intéressé à ce qu'étaient devenues les familles des conjurés, et il participa à l'éducation du jeune garçon. L'Allemagne officielle, libérée du nazisme, n'avait pas pour autant de mansuétude pour les familles des militaires considérées comme traîtres à leur serment de fidélité au Führer. Józef Czapski disait de Christoph qu'il était le premier Allemand avec lequel il avait pu parler depuis la guerre. Outre l'émotion de rappeler le souvenir d'un des familiers de Libella, je voulais signaler comment Zofia étoffait son écriture de son vécu, rendant comme Szpilman hommage à telle personne exceptionnelle qui aura enrichi le milieu que Zosia et Kazik avaient constitué autour d'eux. Ce caractère unique de Libella, c'est Piotr Rawicz qui l'a caractérisé le mieux et avec son sens inimitable des formules : il l'avait dénommé « centre de la réconciliation polono-judéo-allemande ». Il est vrai que l'on n'y rencontrait pas n'importe quels Juifs, pas n'importe quels Allemands ni n'importe quels Polonais. Quand je parle de pas n'importe quel Polonais, évidemment, c'est la figure de Kot-Jeleński qui vient en premier à la mémoire. De ce Polonais européen modèle, à la culture infinie, à l'intelligence si aiguë, à l'entregent si efficace, et qui sut tant et si bien faire pour attirer à l'Île Saint-Louis les acteurs importants de la culture parisienne.

Je voudrais pour conclure et revenir à son niveau d'artiste, relire avec vous un extrait du *Passage de la Mer Rouge* qui condense ce que fut la vocation de Zosia écrivain : « Tels des damnés voués au feu éternel qui portent en leur cœur l'idée de la rosée céleste, nous portions ainsi l'image de la liberté comme d'une forme supérieure et plus juste d'existence. Cette liberté, quoi qu'ils pussent nous faire, était chaque jour plus proche, chaque jour plus visible. Nous l'imaginions vraiment comme un paradis parfait où le lion et l'agneau paîtraient ensemble, où tout serait rendu à tous, et avec surplus. Et sinon à nous-mêmes, du moins ça quelqu'un d'autre, à ceux qui survivraient, ceux dans lesquels nous survivrions un peu, car même s'ils survivaient sans nous, ce serait cependant grâce à nous, grâce au prix dont nous n'avions pas hésité à payer notre part. Et pourtant, si la rosée céleste n'étanchait pas la soif, s'il devait apparaître que le paradis était inférieur à son image dans nos cœurs, s'il devait se révéler plus mesquin, moins parfait, qui sait? Il y en aurait peut-être plus d'un parmi les damnés, comme moi, à préférer éternellement son feu, sa soif, pourvu de ne jamais apprendre que le paradis n'existe pas ». A la question « à quoi bon écrire, à quoi bon vivre ? » répondre par la recherche de la liberté, car le paradis est dans sa recherche.

Erik Veaux (Francja)